

Les écrits

IES ÉCRITS

La voix qui vient

Patrick Quillier

Number 146, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83231ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Quillier, P. (2016). La voix qui vient. *Les écrits*, (146), 41–48.

PATRICK QUILLIER

La voix qui vient

LIAO YIWU, ALIAS LAO WEI

En cage, le jour, la nuit, c'est pareil :
 J'entends toujours les étoiles chanter,
 J'entends toujours les criquets qui vrombissent,
 J'entends toujours les fissures craquer,
 Une voix, deux voix, trois voix, neuf voix, voix
 Infinies, voix de la multitude en
 Vagues successives, la beauté,
 La beauté, la beauté, écoute, écoute
 Cette personne qui n'existe pas,
 Le seul être où frémit l'âme chinoise
 Brûlée parmi le feu céleste avec
 Le peuple des fourmis... Nos veines sont
 Désormais cordes cassées de cithare,
 Immense houle, immense foule, Chine
 1990, immense
 Foule qu'on ne trouve plus nulle part —
 Vide, vide, vide. Appel très lointain.

Écoute, écoute le son de la voix
 Assassinée, muette, des Chinois.
 Les morts te parlent, les morts pleurent dans
 Ton cœur. Écoute, écoute, cet appel
 Revient fort, te saisit mortellement.

Alors, dans le courant de l'appel, coule,
Coule, sans but, mer, vagues infinies,
Mère des morts, chanson qui est passée
Par une infinité vive de gorges
Qui ne sont plus que des rafiots rouillés,
Pressentiments anéantis partout
Dans les espaces béants et bâillants
Qui accueillent les nombreuses décharges
De ce pays qu'on a détruit comme on
Étouffe une personne alors qu'encore
S'ouvrent les frais pétales du matin.

Et pourtant, même brisé, l'instrument
Continue de propager sa musique
Sculptant dans le ciel de vivants poèmes,
Murmurant et criant avec un timbre
Muet où l'on entend le bruit de mille
Têtes coupées tombées à terre, appel
Si loin, si loin, qui expulse le globe
Terrestre hors de l'orbite, bilboquet
Inutile, bilboquet désarti-
Culé, silence, silence, silence,
Silence, silence, silence, cri.

Alors, ce soir-là, de l'anus au cœur,
Assourdissante fureur, un fusil
Déchiquète une moitié de mon corps,
Et dans chaque plaie, mécaniquement,
Se glisse un fantôme avec une corde
Pour étrangler le vent. Et moi, j'aurai
L'ouïe détruite pour avoir chanté
Une chanson. De l'autre côté du
Grand mur de la prison, mon ombre, mon
Double, mon amputé, mon éternel

Amant n'est plus qu'une fuite nerveuse,
Mon crâne rasé est une tumeur
Maligne poussant au pied de ce mur
Pendant que les larmes du paradis
Tombent et tombent sur lui et m'aveuglent,
Ma bouche et ma langue appellent la trêve
En hululant et hurlant de silence,
Ma tête dès lors n'est plus qu'une oreille
Hantée et fouillée par les acouphènes,
J'entends le cri des poissons, des volailles,
Jetés dans l'huile bouillante du wok.
C'est là l'oreille absente de Van Gogh,
Son âme toute recroquevillée.

Ce monde est un navire, un grand navire
Qui nous tient dans ses cales, confinés.
L'oreille collée à la paroi nous
Écoutons l'infini de l'eau, et la
Vague cosmique est une flèche qui
De part en part vient traverser mon cœur.

Lorsque l'humanité sera entrée
Dans le mutisme sans fin de la fin,
Tous les fuyards, tous les bannis, tous les
Migrants, des temps les plus anciens jusqu'à
Aujourd'hui, nous montreront, de l'envers
De la terre, leurs pieds sanglants, alors
Y croîtront des forêts d'orchidées rouges.
Et sur le ciel, notre pays natal
Puisque nous sommes des errants et des
Déshérités, le vieux rafirot rouillé,
Sans cale, sans escale, avancera.
Et moi, mentalement je m'envoie du
Courrier du fin fond de cette prison :

Posterai-je demain cette épître?
 En cage, le jour, la nuit, c'est pareil :
 J'entends toujours les étoiles chanter,
 J'entends toujours les criquets qui vrombissent,
 J'entends toujours les fissures craquer.

dp

LE NOM DE TO HUU

« To Huu est le nom que m'a donné
 Un vieux lettré pour qui j'avais en moi
 De grandes, belles, bruyantes idées.
 To c'est *en soi* et Huu c'est *avoir*.
 Mais je ne suis plus cet enfant, et puis
 Porter publiquement un nom pareil
 C'est difficile, même si j'assume
 L'avoir gardé pour signer mes écrits.
 Il faut dire que mon nom de naissance,
 Nguyen Kim Thành, *Muraille d'Or*, je n'aime
 Pas, mais pas du tout, son sens doublement
 Minéral, son sens de trésor massif,
 Son sens fier de bien foncier fortifié.
 Alors je donne un nouveau sens au nom
 To Huu : To en chinois, c'est *Beau, Blanc*,
Pur. Huu, c'est *L'Ami*. Je reste ainsi
 Par-dessus tout et avant tout *Le Pur*
Ami. Peut-être est-ce d'ailleurs le nom
 Exact, secret, profond, de tout àède?
Le Pur Ami, je porte ce nom-là
 Avec joie car c'est comme un nom commun,
 Le nom de ceux qui chantent l'épopée.
 Il est un autre nom que m'a donné
 Une mère, une vieille paysanne

Du Nord-Vietnam à l'époque de ma
 Clandestinité. Je suis arrivé chez elle
 Avec un camarade, clandestin
 Lui aussi. Dans la lutte clandestine
 Il faut que chacun s'attribue un nom.
 Elle, de demander au camarade :
 — *Et comment tu t'appelles, toi ? — Oh moi...*
Eh bien... (il cherche) *Eh bien... moi, je m'appelle*
Hiên ! (Hiên, cela veut dire *doux*, ou *sage*).
 — *Puisqu'il s'appelle Hiên, toi, tu dois être*
Lành, non ? (Lành, c'est *sain*, ou *droit*, ou *debout*).
 Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est la mère.
 C'est elle qui m'a donné ce nom-là.
 Après l'évasion, on me nommait donc
 Soit To Huu, soit Lành. On ignorait
 Que j'écrivais. On me donnait pourtant
 Les noms génériques de tout poète
 Juste : *Le Pur Ami, L'Ami Debout.* »

« C'est que la poésie est dans l'oreille
 Populaire. Voilà pourquoi je suis
 Un travailleur de nuit. J'ai pour modèles
 Les filles des pêcheurs, des paysans,
 Comme ces partisans d'aujourd'hui,
 Ngu Thuy, ou Kha, qui publient de petits
 Poèmes très beaux qui disent leur vie,
 Leur combat, d'une façon singulière.
 Elles reprennent la cantillation
 De Quang Binh, comme je l'ai fait aussi
 Dans l'histoire de la mère Suot,
 Et nul ne sait où est l'écho, où est
 Le son frappé donnant le diapason.
 Car le poème c'est la voix qui vient
 De loin, du fond des temps, du fond des cœurs,

Qui tourbillonne et qui vrombit dans toutes
Les fissures de toutes les murailles,
Qu'elles soient de pierre, de bronze, d'or,
Murailles de l'histoire où le poème
Tourbillonne et vrombit, flot de criquets
Dans l'esprit et l'oreille populaires.
Quand on n'est pas avec les gens du fond
Du cœur, tout l'art des vers, même porté
Au plus haut d'une invention virtuose,
Est vain, ainsi que toute tentative
D'innovation sans la moindre raison
Profonde, car alors l'art, l'invention
Sont sans assise étant privés du son
Que font les criquets de tous les esprits
Dans les craquements de toutes les failles
De l'histoire et du temps. Voilà pourquoi
Je dis : je suis un travailleur de nuit.
La prison est parfois cette nuit même.
En prison j'ai écrit dans mon cerveau,
Dans cette nuit qui vibre au creux du crâne.
Puis j'ai dit le poème aux camarades
Dont l'oreille a enregistré par cœur
Mes vers. Ils ont été dépositaires
De la récolte qu'ils ont pu semer,
De la révolte que j'avais chantée.
Car moi, parfois, j'avais tout oublié
Dans les replis du cerveau fatigué
Par le surcroît de nuit qui l'assaillait,
Et même sur les murs où je gravais
À l'épingle des vers, en tout petit,
Sur la chaux : systématiquement on
Venait badigeonner pour effacer
Tout ce qu'y consignaient les prisonniers.
On m'a donc fait passer des feuilles vertes,

De bananier, de badamier, de teck,
D'épaisses feuilles lisses qu'à l'épingle
Je remplissais d'un chant inextinguible.
C'était lisible, avec une couleur
Violette ou noire, très jolie, un bout
De nuit transfigurée dans les ténèbres
D'une autre nuit, celle de la prison
Où la nuit du cerveau est un trou noir
Au centre d'une intense galaxie.
Les détenus qui allaient travailler
En corvée au-dehors les apportaient,
Vert tatoué de noir et de violet,
À des camarades qui attendaient
Dans une fervente sérénité.
Ce furent là mes premiers exemplaires,
Mes premières publications : des feuilles
De teck, de badamier, de bananier,
Portant les beaux stigmates d'une nuit
Qui vrombissait, qui craquait, qui chantait.
C'était innocent, et inoffensif,
Et pourtant ça portait très loin le chant
Qui faisait vivre haut le prisonnier.»

